

du procédé à la cire perdue. Les moules étaient en effet préparés en prenant l’empreinte d’un modèle en terre cuite, et ils étaient segmentés en autant d’éléments que nécessaire selon la complexité de l’objet à fondre. L’abondance de minerais de cuivre et d’étain a permis de produire en masse des vases sacrificiels consommant une grande quantité de métal, pour la plupart réservés à l’usage d’une petite élite dans le cadre de rituels associés à son pouvoir. À Anyang, des améliorations ont été apportées à l’assemblage des moules avec l’introduction de tenons et de mortaises. De plus, l’examen minutieux des segments de moule mis au rebut a révélé depuis peu l’existence d’au moins trois techniques de décor pouvant être associées. Soit le modèle était entièrement décoré, et son empreinte reproduisait en négatif l’ensemble des motifs sur la paroi interne du moule. Soit le modèle était lisse ou partiellement décoré, et tout ou partie du décor était gravé ou appliqué en relief, ou encore estampé sur la paroi de chaque segment du moule. Ces deux derniers procédés, application et estampage, n’ont été mis en évidence que tout récemment². Toutes les innovations apparues à Anyang seraient à mettre au compte de l’intense activité des ateliers, de

[[] 2. Sur la technique d’application d’un décor en relief sur les segments du moule, voir Lukas NICKEL, « Imperfect Symmetry: Re-Thinking Bronze Casting Technology in Ancient China », *Artibus Asiae* LXVI (1), 2006, p. 5-39. Robert Bagley a vivement contesté l’emploi sous les Shang d’une telle technique dans une réponse à l’article de Nickel : « Anyang Mold-Making and the Decorated Model », *Artibus Asiae* LXIX (1), 2009, p. 39-90.

la recherche d’une forme d’efficacité, associées à une division déjà poussée du travail.

Au chapitre IV, l’analyse de l’industrie de l’os porte sur plusieurs stades de la chaîne opératoire, depuis le stockage et la préparation de la matière première, le débitage, jusqu’au façonnage de l’objet, son décor et sa finition. Sur le site de Xin’anzhuang Ouest新安莊西地, les bovinés représentent 88,5 % des os utilisés³. Ceux-ci proviennent principalement de leurs membres, car les omoplates étaient réservées à la scapulomancie. Les objets étaient de simples outils d’artisan (poinçons) ou des ustensiles de la vie quotidienne (spatules), aussi bien que des armes (pointes de flèche) et des objets de parure (épingles de tête, perles). Tous étaient fabriqués en série. Ces ateliers sont comparables aux ateliers métallurgiques d’Anyang : spécialisés, ils fonctionnent à grande échelle simultanément dans plusieurs secteurs de la capitale, et une standardisation très poussée se manifeste aussi bien dans la chaîne opératoire que dans les dimensions des objets⁴.

Le chapitre V est consacré aux objets de luxe provenant

[[] 3. L’échantillon sur lequel portent ces statistiques pèse 645 kg, sur un total de restes osseux s’élevant à 5,5 tonnes, soit 11,7 %, ce qui semble être suffisamment représentatif.
4. Ainsi, sur un échantillon de 210 pointes de flèche intactes provenant des tombes de trois rois qui se sont succédé au pouvoir, le coefficient de variation mesuré sur leur longueur est faible, proche de 6 %. Ces objets ont donc été réalisés sur deux ou trois générations d’artisans. Leur longueur moyenne, située entre environ 107 et 111 mm, témoigne aussi d’une transmission des standards de production. De même, le coefficient de variation des mesures prises sur la céramique, entre 2 et 6 %, est caractéristique d’une standardisation très développée (p. 116).

des tombes royales d’Anyang, en marbre, en laque, en ivoire, ou encore en dents de tigre, etc. L’analyse de Li Yung-ti le conduit à localiser un groupe d’ateliers dédiés à ce type d’artisanat dans le complexe des temples et palais de Xiaotun 小屯, situé dans la boucle de la rivière Huan. La présence d’animaux exotiques est bien attestée à Anyang dans les os et les dents façonnés par les artisans (perles, spatules, verseuses, coupes), parfois incrustés de turquoise. Les incrustations de nacre dans le bois, le laque et l’ivoire, étaient réservées aux commandes royales, de même que la sculpture en marbre ou en jade sous la forme d’animaux réels ou imaginaires de faibles dimensions. Curieusement, les ateliers de céramique, dont la production si diverse et si massive atteste d’une intense activité des potiers à Anyang, n’ont pourtant laissé que très peu de vestiges.

Le chapitre VI porte sur deux questions : l’organisation spatiale d’Anyang sous les Shang et, très brièvement, la postérité des ateliers au début de la dynastie Zhou (env. 1050-771 av. J.-C.). Les découvertes récentes ont modifié l’approche que l’on pouvait avoir de l’organisation de cette capitale. On la pensait auparavant composée de zones artisanales isolées les unes des autres comme le fait apparaître son plan, alors qu’elle répond à un schéma planifié de voies, de canaux se croisant à angle droit ou orientés parallèlement, de façon à faciliter et contrôler l’entrée des matériaux bruts, et à permettre le transport des produits finis. Des quartiers résidentiels distincts du complexe

des palais et temples de Xiaotun ont été mis au jour, certains destinés à des membres de l’élite de rang inférieur, d’autres à des gens du peuple. En bref, l’auteur considère qu’Anyang fut un centre administratif et économique d’importance majeure, bien que la compréhension de son paysage urbain reste encore rudimentaire. À Xiaotun où étaient concentrées les activités rituelles du pouvoir, les ateliers des lapidaires, ceux des laqueurs et ceux des artisans produisant les objets les plus rares paraissent avoir été concentrés sous l’étroite dépendance de la cour. Les autres secteurs d’Anyang dédiés à la production artisanale de masse n’étaient pas plus spécialisés, contrairement à ce que l’on aurait pu imaginer. Chacun d’eux pouvait réunir en un même lieu des ateliers métallurgiques, des ateliers du travail de l’os et des officines de potier. Selon Li Yung-ti, cette organisation semble montrer que la production artisanale de masse n’était pas organisée sous le contrôle direct de la cour, mais de façon indirecte sous l’autorité de membres de l’élite de rang inférieur. Plus curieusement, les ateliers métallurgiques, qui produisaient les vases rituels les plus sophistiqués destinés à l’usage exclusif de la maison royale, se trouvaient aussi à bonne distance de Xiaotun. Li Yung-ti estime que cette délégation du contrôle des ateliers opérant à une échelle quasi industrielle et des ateliers métallurgiques ne signifie pas pour autant que la maison royale était privée de pouvoir sur leur production, car l’approvisionnement des ateliers en matières premières dépendait de la maison

royale. La large répartition des secteurs artisanaux sur le site d’Anyang et l’éloignement de Xiaotun de la plupart d’entre eux pourraient aussi, selon lui, avoir eu pour cause la nocivité de leurs activités sur l’environnement, la maison royale souhaitant en éviter les effets.

Au terme de ce livre, le lecteur dispose d’une vue panoramique du site d’Anyang prenant en compte toutes les découvertes depuis 1928. Le tableau dressé par Li Yung-ti offre des perspectives inédites sur l’économie et l’artisanat de la capitale Shang. L’auteur explore avec prudence de nouvelles pistes et pose aussi beaucoup de questions qui ne sauraient être résolues aujourd’hui mais seront précieuses pour interpréter les découvertes futures. S’il a tiré le meilleur parti de l’ensemble des données à sa disposition, des réserves sur quelques points peuvent être émises. Tout d’abord, à propos de la chronologie, Li Yung-ti date Anyang entre environ 1200 et 1000 av. J.-C., ce qui est très surprenant. On sait aujourd’hui que les ateliers ont continué de fonctionner au service des premiers rois Zhou. La date de 1000 av. J.-C. est donc acceptable. En revanche, le choix de la date de 1200 av. J.-C. paraît contestable car dans les décennies précédentes l’artisanat connaissait déjà un développement prodigieux à Anyang. Ce fait est bien attesté par le mobilier de la tombe royale de Fu Hao 婦好, morte vers 1200 av. J.-C. Li Yung-ti ne justifie en rien sa décision dans sa note 1 page 197.

D’autre part, l’auteur, tout en étant très précis sur certaines questions, reste vague à propos de l’organisation de l’élite

Shang. Tout en reconnaissant le statut et le prestige de Fu Hao (p. 44), il considère qu’elle était de même rang que les propriétaires de la tombe 54 de Huayuanzhuang 花園莊 et de la tombe 160 de Guojiazhuang 郭家莊 sur les seuls critères de la taille moyenne de ces trois tombes et de leur défaut de rampe d’accès (p. 92). En fait, Fu Hao se distingue très nettement de ces deux individus, car elle était l’une des épouses du roi Wu Ding 武丁 dont le règne a couvert une grande partie de la seconde moitié du XIII^e et le début du XII^e siècle.

Parfois aussi, l’interprétation des données matérielles peut sembler tendancieuse, et contradictoire. Ainsi du nombre important d’épingles de tête déposées dans plusieurs tombes royales (entre 31 et 117, fig. 4.2 p. 91), et aussi dans celle de Fu Hao qui en contenait 499. Partant de ce fait, l’auteur évoque la possibilité que, dans le cadre d’un marché régional ou de relations diplomatiques, ces objets aient pu jouir de « fonctions semblables à celles des bronzes » (p. 127), sans même s’assurer que l’on en ait découvert de semblables en dehors d’Anyang et loin de cette capitale.

À ces réserves, qui n’ôtent rien à l’intérêt de cette très belle étude, on ajoutera le regret de constater que les éditeurs d’une maison comme Columbia University Press ne relisent pas les textes qu’ils publient, laissant passer de nombreuses coquilles. La seule page 4 du livre en contient trois (« limiation », « pracitce », « investigation »), et à la page 33, une coquille est répétée deux fois (« modem » au lieu de

« modern »). Le texte, page 102, annonce que le tableau de la figure 4.10 donne la composition des objets en os découverts dans les tombes royales et dans celle de Fu Hao, mais les chiffres de cette dernière tombe n’y figurent pas. Dans le relevé reproduit à la figure 3.11, page 66, la fosse notée « H » (*Trash pit*) sur le plan est notée « D » (*Pit with mold fragments*) sur la coupe.

Pour conclure, il convient de rappeler qu’une vingtaine de villages et hameaux occupent encore une grande partie du site d’Anyang, et que ce dernier a subi des pillages et des

Alain Thote
EPHE/CRCAO

Jessica RAWSON

Life and Afterlife in Ancient China

Allen Lane, an imprint of Penguin Books, 2023.

xxxiv + 506 pages, 130 illustrations en noir et blanc, 37 illustrations en couleurs, cartes, index bibliographie.
ISBN 978-0-241-47270-5

Until recently, the history of the millennia preceding China’s imperial unification in 221 BCE was known primarily from two texts: *Records of the Historian* (*Shiji* 史記), penned by Sima Qian 司馬遷 (*ca.* 145–90 BCE), and *Zuo Tradition* (*Zuozhuan* 左傳), which primarily covers the events between 722 and 468 BCE. Setting aside debates about the historical reliability of these texts, suffice it to note that despite their impressive scope, they leave numerous lacunae. In particular, both are geographically biased toward the “Central States” in the middle reaches of

dégradations dues à la vie agricole. Les campagnes de fouille qui s’y sont succédé sur près d’un siècle ont été marquées par l’emploi de méthodes assez rudimentaires au départ avant de répondre aux exigences de l’archéologie d’aujourd’hui. Difficile à réaliser, cette synthèse sur l’artisanat des Shang n’en est que plus méritoire. Avec ce livre, Li Yung-ti ouvre aussi bien pour les spécialistes que pour un plus large public des perspectives nouvelles sur l’histoire ancienne du site.

Alain Thote
EPHE/CRCAO

importantly, this history has been reinterpreted as polycentric rather than evolving from a single civilizational nucleus. It is now widely accepted that multiple Neolithic and Bronze Age cultures interacted for millennia in the basins of the Yellow and Yangzi Rivers, and beyond, none of them obviously superior to the others. Furthermore, the new data highlights the importance of cross-cultural contacts, especially between the dwellers of the would-be Chinese world and their northern neighbors, the herders and stockbreeders from the steppe belt, whose influence on the life of Sinitic polities appears to be more significant than the textual sources admit.

Many attempts have been made to integrate the newly available data and re-chart the history of preimperial China. There are several excellent systematic studies that target a professional audience (primarily archeologists and historians of early China).¹ By contrast, introducing new understandings to a broader audience remains a challenging task. This task is tackled by Jessica Rawson in her new opus magnum, *Life and Afterlife in Ancient China*. This lucidly written and lavishly illustrated book traces the formation of Chinese civilization through the stories of twelve burial sites

(eleven tombs and one sacrificial deposit) spanning over two millennia, starting with the late Neolithic era and culminating in the world-famous mausoleum of the First Emperor of Qin (emp. 221–210 BCE). The sites are spread “from the wetlands of the Yangtze delta and the tributaries of the Yellow River to the arid landscape of the Loess Plateau and the mountains bordering the open spaces of the northern steppe” (p. xxvii), outlining the contours of the Chinese cultural sphere prior to the third century BCE. These sites elucidate both the unifying features of the nascent Chinese civilization and its immense diversity. Remarkably, although the text is primarily written for the people without prior knowledge of China, it is also rewarding reading for professional audience, who would benefit immensely from Rawson’s insights.

The twelve chapters of the book advance chronologically from the major Neolithic cultures of the third millennium BCE (the Liangzhu 良渚 and Taosi 陶寺 sites) to the early to middle Bronze Age sites associated with China’s earliest dynasties, the Shang 商 (*ca.* 1600–1046 BCE) and the Zhou 周 (*ca.* 1045–256 BCE) , as well as the textually unknown Sanxingdui 三星堆 culture of Sichuan. The text then proceeds to the regional polities of the so-called Eastern Zhou 東周 era (770–255 BCE) and culminates with the state of Qin, its non-Sinitic neighbors, and the unification of the realm under its aegis. In each chapter, the selected site serves as an Archimedean point through

which multiple cultural, religious, political, military, and economic phenomena are addressed. For instance, the first chapter (“The Mystery of Jade”), which deals with the Liangzhu culture, introduces not only the story of this fascinating early civilization, which perished *ca.* 2300 BCE due to catastrophic floods and the rising sea levels (pp. 25–26), but also tells the story of the jade (nephrite), its cultural value in Chinese civilization, and its spread over millennia from southern Siberia to north-eastern China (the Hongshan 紅山 culture, which peaked *ca.* 3500 BCE) and then through the alleged Jade Corridor further south, to the lower Yangtze wetlands. The Liangzhu story allows Rawson to introduce readers to the earliest stages in the formation of jade culture as one of the distinctive features of Chinese civilization.

Rawson’s decision to trace the formative stages of Chinese civilization through the prism of the afterlife is an excellent choice. First, this is due to the immense richness of relevant data. As Rawson clarifies, “In no other part of the ancient world was a plethora of such enormous and rich tombs possible across a large region, built repeatedly over millennia. ... These underground palaces, mansions or houses for the afterlife and ... the extravagant banqueting vessels, weapons and other objects ... tell the stories of their time” (p. xxvi). Second, because it was around afterlife that some of the most notable civilizational features of China were formed, such as the ancestral cult and a hierarchical

social structure, which is fully reflected in the differences in the tombs’ size, shape, and furnishing. And third, because tombs formed a common language for the dwellers of the Chinese world, through which the occupants and their kin could express their personal and collective identities and even political aspirations. This overarching common language was conducive to the proliferation of local traditions that coexisted with the mainstream cultural orientations, enabling individuals and political entities to negotiate their cultural belonging. Furthermore, the story of the afterlife highlights also the constantly changing economic, social, political, and religious backdrop against which tombs and mortuary rituals evolved. It is a story of a living and vibrant tradition, in which adaptability and flexibility were prized no less than the preservation of common cultural norms.

Among the manifold stories that unfold in the *Life and Afterlife*, the most fascinating one for this reviewer is the exceptional importance of the “Loess Plateau ... as an essential buffer zone between the pastoralists of the steppe and the farmers of the settled river basins” (p. xxxiii). The importance of pastoralists and stockbreeders from the Loess Plateau in the history of the Chinese world is one of many topics on which archeology augments insufficient textual records. One of the clearest examples of this importance is the pastoralists’ settlement at the fringes of the Zhou world and even in the vicinity of

major political centers. *Life and Afterlife* provides three examples of these settlements: the Yuhuangmiao 玉皇廟 site near modern Beijing; the Zhongshan 中山 kingdom to the east of the Taihang Mts. in central Hebei; and the Maijiayuan 馬家壩 site in the upper reaches of the Wei River 渭河, Gansu (chapters 7, 10, and 11). However, as the book aptly demonstrates, the Sino-Northern ties were deeper and more complex than mere co-residence.

Rawson’s discussion of the Shang and Western Zhou eras focuses on tombs of individuals who acted as intermediaries between the Chinese and Northern worlds. Ya Chang 亞長, a Shang military commander, was a northerner in service of the Shang kings (chapter 3). Yu Bo (弓+魚) 伯, an occupant of the Baoji cemetery discussed in chapter 5, headed a local lineage that allied with the Zhou early in their history. The Yu lineage were also northerners, and, like Ya Chang in the Shang, they were much valued by their Zhou masters. Their importance, as Rawson explains in chapter 3, is intrinsically linked to the introduction of horses (and chariots) into the Chinese world during the Shang dynasty. For almost a millennium chariots played a crucial role in China’s military history, making horses singularly important for the polity’s success. However, raising horses in the agricultural heartland of China was not only prohibitively costly, but also inefficient because of “the lack of certain minerals in the soil of the agricultural

areas, especially selenium, which is required for bone and muscle development in cattle and horses” (p. 88). The need to purchase horses from the selenium-rich northern areas had far-reaching implications. Rawson explains: “Consequently, the passage of horses over the Loess Plateau and down the Yellow River would have been a thriving project, encouraging a small but steady migration of northerners familiar with their care. Over the next 3,000 years this stimulated a continuous interdependence between northerners on the Loess Plateau with direct steppe contacts and the rulers on the Central Plains.” (pp. 88-89)

The present reviewer is not in a position to judge the accuracy of the selenium-based analysis,² but Rawson’s arguments are convincing. The need for horses and horse-caring personnel from the north may explain some of the surprising findings discussed in *Life and Afterlife*, such as possible steppe associations in the tomb of a ruler of the tiny eastern polity of Zhongli 鍾離 (chapter 8), or the presence of northerners in the retinue of the ruler of Zeng 曾, once a major southern stronghold of the Zhou dynasty that became an important client-state of the southern power of Chu 楚 (chapter 9, esp. p. 263). While specific inferences and guesses may be speculative, the overall picture of systematic ties

2. For the detailed argument, see J. RAWSON *et al.*, “Seeking Horses: Allies, Clients and Exchanges in the Zhou Period (1045–221 BC),” *Journal of World Prehistory* 34, 2021, 489–530.

between the Chinese world and its northern neighbors is plausible.

New data will inevitably require revisions and fine-tuning of some Rawson’s observations. But quibbles aside, Rawson should be congratulated for her ability to trace the formation of Chinese civilization with its distinctive ideas, practices, and values, which evolved not in isolation but amid a dialogue

with other civilizational centers. The persistent tensions between common cultural orientations and China’s “bewildering diversity” (p. xxxiv) as observed by Rawson remain important nowadays no less than millennia ago.

Yuri Pines
Renmin University of China
and Hebrew University
of Jerusalem

Diane Wen ZHANG-GOLDBERG

Tangut Tombs. Art, rites, and afterlife beliefs in the Great Kingdom of the White and Lofty (1038–1227)

Oxford, Bar Publishing (Archaeology of East Asia, volume 12), 2024.

Préface de Nicola Di Cosmo, Luce Foundation Professor in East Asian Studies, Institute for Advance Study, Princeton.

xxviii + 215 pages, 182 illustrations, cartes et croquis, en noir et blanc et en couleurs, annexe, bibliographie.

ISBN 978-1-4073-6091-1

Il est rare de nos jours d’avoir des publications sur la culture tangoute, que ce soit en langue française ou en langue anglaise. Ce sont les deux principales langues de publication pour ce sujet, au dehors de la Chine. Diane Wen Zhang-Goldberg nous livre ici la publication de sa thèse en anglais. Cette stratégie est telle qu’elle pourra conquérir un plus large public, aussi bien en Occident qu’en Asie. L’ouvrage *Tangut Tombs* permet de combler un large vide en nous exposant les rites funéraires des Tangoutes, dont les tombes se trouvent au nord de l’actuelle

ville de Yinchuan, capitale de la Région autonome des Hui du Ningxia. Ces monuments ont fait l’objet récemment d’une reconnaissance internationale en entrant officiellement dans le programme du patrimoine mondial de l’UNESCO (juillet 2025).

Dans une plaine située au pied des monts Helan, à environ 35 km à l’ouest de Yinchuan, dans la Région autonome du Ningxia, s’étend une vaste nécropole comptant plus de deux cents tombes. Ce site est le cimetière impérial de la dynastie Xixia (1038-1227), établie par les Tangoutes. Il comprend neuf tombes